

Karin Gundersen
Université d'Oslo



Synergies Royaume-Uni et Irlande n° 3 - 2010
pp. 119-125

Résumé : Prenant son point de départ dans la collaboration de Stendhal à la presse anglaise portant sur la vie littéraire de Paris, cet essai traite de sa connaissance de l'Angleterre en général et singulièrement de ses voyages en ce même pays. Il vint à Londres pour voir jouer Shakespeare qu'il adora, et il traversa la campagne anglaise y compris le Lake District. En voyageant il observe les mœurs, la mode et le caractère national ainsi que les effets du système politique anglais. On en trouve des traces dans sa correspondance, ses écrits autobiographiques et jusque dans son œuvre romanesque, articulées en ce beau mélange d'admiration, de lucidité et de sarcasmes stéréotypés qui lui est propre. Stendhal est tout sauf paysagiste ; on s'étonne alors de trouver, parmi ses souvenirs de Londres, une jolie peinture du paysage urbain vu dans ses promenades le long de la Tamise.

Mots-clés : Anglais, correspondance, journalisme, Londres, mœurs, paysage, réalisme, roman, Stendhal, voyages

Summary: Starting with Stendhal's collaboration with the English press in reporting on literary life in Paris, this essay deals with his knowledge of England in general and, more specifically, with his English journeys. Stendhal came to London to see the Shakespeare plays that he adored, and he travelled throughout the English countryside, including the Lake District. During these travels, he observed the mores, the fashion and the national character as well as the effects of the English political system. We find traces of these observations in his correspondence, his autobiographical writings and even in his novels, articulated in that mixture of admiration, lucidity and stereotypical sarcasm that characterises the author. Stendhal is everything but an admirer of landscapes; therefore it is surprising to find, among his souvenirs of London, a great painting of the urban landscape seen from the vantage point of his walks along the Thames.

Keywords: English correspondence, journalism, London, mores, landscape, novel, Stendhal, travelling

Pendant presque huit ans, de 1822 à 1829, le futur romancier¹ Stendhal collabore à la presse anglaise. Il débute en janvier 1822, d'abord à *Paris Monthly Review* ; ensuite, en octobre de la même année, il entre au *New Monthly Magazine* et, en

novembre 1824, au *London Magazine*. Cette vaste correspondance journalistique porte sur la vie littéraire de Paris, y compris le théâtre et les arts en général, et dans une large mesure elle embrasse la vie politique en France des années 1820. Certaines de ses lettres sont « de Rome » tout en étant écrites à Paris comme les autres, et concernent les arts et la littérature italiens. On ignore comment Stendhal a été recruté à cette fonction de journaliste anglais, comment en premier lieu il est entré en contact avec le directeur de la *Paris Monthly Review*² (Dénier, 1997 : XXII-XXIV). A ce moment (en 1822), Stendhal réside à Paris depuis juin 1821, après un long séjour en Italie et surtout à Milan, qu'il avait choisi comme lieu d'exil volontaire à la chute de l'Empire en 1814. Pendant ses années milanaises il a pris connaissance de la célèbre *Edinburgh Review* ; il rêvait de fonder un homologue français ; finalement il dut se contenter d'écrire pour les revues anglaises. Derrière le journalisme par lettres pratiqué par Stendhal, il y a bien sûr le souvenir de la *Correspondance littéraire* de Grimm et de Diderot, véritable phare des Lumières. Aussi un certain nombre de lettres de Stendhal au *London Magazine* sont-elles signées L.P.N.D.G. : Le Petit Neveu De Grimm³.

Grimm et Diderot écrivaient leurs lettres en français et les envoyaient directement aux lecteurs européens, dont plusieurs têtes couronnées. Stendhal écrivait en français et les envoyait à Londres, où ses lettres étaient traduites en anglais. Les originaux sont introuvables, certainement détruits comme c'était la coutume, dès qu'un texte était imprimé. Si nous avons quand même cette correspondance en version française, c'est grâce au travail énorme effectué par Renée Dénier, qui a tout retraduit en français ; parce qu'elle connaît intimement l'écriture de Stendhal, nous avons l'impression de le lire lui-même en lisant cette traduction. Elle est parue d'abord en édition scientifique sous le titre de *Chroniques pour l'Angleterre* (Dénier, 1980-1995), ensuite en un seul volume, pour un public plus vaste, sous le titre de *Paris-Londres* (Dénier, 1997).

Or il est évident que pour écrire de Paris et sur Paris à un public général de Londres, il vaut mieux avoir une idée du destinataire, c'est-à-dire du lecteur anglais cultivé qui désire se renseigner sur les actualités de Paris⁴. Il faudrait connaître un peu de son histoire et de sa littérature et posséder quelques rudiments de géographie anglaise, avec ses paysages champêtres ou urbains : surtout s'imaginer Londres, qui justement n'est pas Paris. Dans quelle mesure Stendhal était-il qualifié pour la tâche en ce dernier sens ? Il a commencé à lire Shakespeare, en traduction française, dès l'âge de 13 ans, en 1796. Ensuite, en 1802, quand il avait 19 ans, le jeune Beyle a étudié la langue anglaise⁵ pour pouvoir lire Shakespeare dans le texte. A la même époque, il a lu aussi entre autres Ann Radcliffe, Walter Scott, Lord Byron, et des auteurs d'histoire, de philosophie et de politique anglaises. Ainsi, il a été initié aux mœurs et sites anglais par les livres⁶. Ce n'est qu'en 1817, à l'âge de 34 ans, qu'il va à Londres pour la première fois. A cette même époque il publie *Rome, Naples et Florence* simultanément à Paris et à Londres ; l'année suivante ce même livre paraît encore une fois à Londres, cette fois en traduction anglaise sous le titre de « *Rome, Naples and Florence, sketches of the present state of Society, Manners, Arts, Literature, etc., in these celebrated cities, by the Count de Stendhal*⁷ ». Sa personne n'était donc pas tout à fait inconnue à Londres à l'époque où a commencé sa carrière journalistique anglaise.

Stendhal est allé trois fois en Angleterre : d'abord à Londres pour deux semaines en août 1817 (il résidait à cette époque à Milan), ensuite en 1821 pour cinq semaines (du 19 octobre au 24 novembre), où il vient surtout pour le théâtre : pour voir jouer des pièces de Shakespeare et apprécier en action le grand comédien anglais Edmund Kean. Il nous a été conservé de ce séjour une lettre de Stendhal écrite en anglais à Londres le 18 novembre 1821, et adressée au rédacteur du *Theatrical Examiner*. Il y exprime sa profonde déception après avoir vu *Richard III* :

On arriving in London, I saw the announcement of *Richard III* and leaped for joy. I flew to Drury Lane and found a melodrama worthy of the *Porte Saint-Martin*. I believed myself at the Théâtre Française [*sic*], witnessing the representation of *Adelaide du Guesclin* or *Mithridates*. The hero observes without ceasing that he is a great man, and he is described to be such by others; but nothing passes before the eyes of the spectator to oblige him to believe that the *Richard* whom he sees there, so well represented by Mr. Kean, is the famous *Richard, Duke of Gloucester*. Upon the correction of a number of verses in *Richard III* and the justifiable suppression of certain scenes, I have nothing to say, so long as the adapter uses his scissors alone; but when a modern pretender resolves to give us his own paltry sentiments instead of the great thoughts of Shakespeare [*sic*] I detect the last stage of the ridiculous. (Stendhal, 1999 : 354)

Assurément, Stendhal était un spectateur difficile à satisfaire, et un critique redoutable de tout ce qui n'était pas au niveau de son goût. C'est ce que montrent aussi les nombreux comptes-rendus de nouveaux livres français qu'il va envoyer de Paris à Londres pendant sa carrière journalistique anglaise : Chateaubriand est un vieux hypocrite, Victor Hugo le fait dormir debout, etc.⁸

Le troisième voyage de Stendhal en Angleterre eut lieu en 1826, du 28 juin au 17 septembre, soit presque trois mois, en compagnie de son ami anglais Sutton Sharpe. Cet assez long séjour lui permet de voir non seulement Londres et sa haute société, mais aussi la campagne anglaise, et surtout la région des lacs qui l'a beaucoup ému. Pour résumer un peu brutalement, je dirais que selon Stendhal il y a trois choses qui sont bonnes en Angleterre : Shakespeare, les paysages, les jeunes filles. Ces dernières sont toujours d'une pâleur étonnante et d'une modestie charmante. Ce qui le choque surtout, à côté de certaines habitudes barbares auxquelles je reviens à l'instant, c'est la façon dont les patrons anglais traitent l'ouvrier en le réduisant à une « machine travaillante », mal logé, mal nourri, sans éducation aucune. Les mœurs des Anglais en général sont sévèrement jugées par Stendhal. Son observation jamais défaillante lui fait s'exprimer comme suit, dans une lettre datée de Londres le 15 septembre 1826, deux jours avant son retour en France⁹:

J'ai vu l'Angleterre, pays qui m'a comblé de bonté, mais qui m'a attristé par le malheur de ses habitants. La religion, abominable ici, compte comme le plus grand péché de rompre le sabbat, c'est-à-dire de s'amuser un peu le dimanche. Aller se promener à pied, c'est rompre le sabbat. Or, il y a cinquante-deux dimanches : c'est le sixième de la vie. La justice est impartiale et admirable ; mais il n'y a de justice que pour les riches. L'homme qui a un habit fin et trente louis dans sa poche pour commencer un procès, si on le veut, est l'être le plus libre du monde. Le malheureux

qui vit de sa journée est plus esclave qu'au Maroc. L'année dernière, il y avait quatre mille cinq cents prisonniers dans les prisons d'Angleterre, dont quinze cents pour des délits de chasse. Un paysan qui se trouve seul dans un bois, après le soleil couché, peut être jeté en prison pour un an, car il effraye les lièvres.

Enfin, aimable Jules, dans les maisons de campagne où l'on m'a invité à passer quelques jours, j'ai vu les femmes anglaises constamment traitées comme des *êtres inférieurs*. Leur grande vertu est le *dévouement*, vertu des esclaves. (Stendhal, 1999 : 583-584)

Je rappelle que Stendhal était féministe avant la lettre, et que la condition féminine l'intéresse toujours particulièrement, partout où il va en Europe. Voici ce qu'il en dit dans *De l'amour*¹⁰, après avoir constaté que l'orgueil des Anglais leur fait « recréer [...] les mœurs du sérail au milieu d'une nation civilisée » :

On voit comment quelques-unes de ces jeunes filles en Angleterre, d'ailleurs si belles et d'une physionomie si touchante, laissent un peu à désirer pour les idées. Malgré la liberté qui vient seulement d'être chassée de leur île et l'originalité admirable du caractère national, elles manquent d'idées intéressantes et d'originalité. Elles n'ont souvent de remarquable que la bizarrerie de leurs délicatesses. C'est tout simple, la pudeur des femmes en Angleterre, c'est l'orgueil de leurs maris¹¹. Mais quelque soumise que soit une esclave, sa société est bientôt à charge¹². De là, pour les hommes, la nécessité de s'enivrer tristement chaque soir¹³ au lieu de passer comme en Italie leurs soirées avec leur maîtresse.

[...]

Il me semble que l'orgueil d'un mari anglais exalte très adroitement la vanité de sa pauvre femme. Il lui persuade surtout qu'il ne faut pas être *vulgaire*, et les mères qui préparent leurs filles pour trouver des maris ont fort bien saisi cette idée. De là la *mode* bien plus absurde et bien plus despotique dans la raisonnable Angleterre qu'au sein de la France légère ; c'est dans Bond-Street qu'a été inventé le *carefully careless*. En Angleterre la mode est un devoir, à Paris c'est un plaisir. [...] Les maris permettent volontiers cette folie aristocratique à leurs femmes en dédommagement de la masse de tristesse énorme qu'ils leur imposent. (Stendhal, 1980 : 160-161)

L'absurdité et le despotisme de la mode en Angleterre, Stendhal les retrouve dans le *dandy*. Il est loin de l'admiration de Baudelaire par exemple pour ce phénomène mondain. Il le regarde plutôt comme une posture ridicule et malade, quand au contraire il faut du naturel pour séduire (Ansel, 2003 : 199). Dans *Le rouge et le noir*, il fera le portrait - sans doute dénué de caricature - du dandy anglais, en l'occurrence déguisé et multiplié en une bande d'aristocrates russes. Voici ce qui se passe pendant la mission de Julien Sorel à Londres, dans un salon de la haute noblesse anglaise :

A Londres, il connut enfin la haute fatuité. Il s'était lié avec de jeunes seigneurs russes qui l'initiaient.

– Vous êtes prédestiné, mon cher Sorel, lui disaient-ils, vous avez naturellement cette mine froide et à *mille lieux de la sensation présente*, que nous cherchons tant à nous donner.

– Vous n'avez pas compris votre siècle, lui disait le prince Korasoff : *faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous*. Voilà, d'honneur, la seule religion de l'époque. Ne

soyez ni fou, ni affecté, car alors on attendrait de vous des folies et des affectations, et le précepte ne serait plus accompli. (Stendhal, 1989 : 265)

C'est également dans le *Rouge* que l'on retrouve la maxime suivante : « L'Anglais le plus sage est fou une heure par jour », inventée par Julien de retour de Londres, quand le marquis de La Mole lui demande : « Quelle idée amusante m'apportez-vous d'Angleterre ? » :

– Primo, dit Julien, l'Anglais le plus sage est fou une heure par jour ; il est visité par le démon du suicide, qui est le dieu du pays.

2° L'esprit et le génie perdent vingt-cinq pour cent de leur valeur, en débarquant en Angleterre.

3° Rien au monde n'est beau, admirable, attendrissant comme les paysages anglais. (Stendhal, 1989 : 265)

Les Anglais sont le peuple le plus triste de la terre, car ils ne pensent qu'à l'argent et au travail. Dans la dichotomie manichéenne de Stendhal, qui divise l'Europe en deux : le Nord (dont l'Angleterre, l'Allemagne et le Nord de la France), et le Midi, l'Italie reste toujours le pays idéal, pays du loisir, du bonheur, de la gaieté et de la volupté douce. Pourtant, le peuple septentrional des îles britanniques et surtout de Londres, peuple triste, puritain, suicidaire, orgueilleux et ivrogne, qui traitent leurs femmes comme des esclaves, c'est ce peuple-là qui forme le lectorat de Stendhal correspondant parisien. Evidemment ils ont besoin d'être éclairés :

Les idées qui ont généralement cours en Angleterre sur la société française ont leur origine dans des descriptions qui datent d'avant la Révolution ; mais, depuis cet événement, l'état de la société française a subi trois ou quatre changements. Son caractère s'est, en fait, tellement modifié que, nous pouvons l'affirmer avec assurance, les mœurs de la haute société de Vienne, de Berlin et même de Londres, ressemblent beaucoup plus à celles de cette même société en France au temps où fleurissaient Mmes de Polignac et d'Épinay¹⁴ qu'à celles que présente véritablement l'aristocratie française aujourd'hui. Pour pallier donc, autant qu'il nous est possible, ce manque de renseignements exacts, nous allons donner ici un tableau impartial de l'état présent de la société française. (Dénier, 1997 : 299-300)

Je viens de citer l'introduction de la lettre, longue d'une trentaine de pages, intitulée « Des hommes, des mœurs et des mesures prises en France à l'ouverture de la session de 1825 », publié au *London Magazine* en février 1825. Nous voyons que l'une des tâches du correspondant était justement pédagogique ou instructive : interpréter et coordonner les faits, pour que les Anglais puissent comprendre ce qui se passe à Paris. En vérité, en lisant ce texte aujourd'hui¹⁵, à notre époque à nous où la célébrité de Stendhal inventeur du roman réaliste est depuis longtemps consacrée¹⁶, l'on se rend compte que l'aspect sociocritique de ses romans n'est pas sans rapport à son journalisme précédant, où il doit expliquer les singularités de la société française à son lecteur de Londres (Ansel, 2001 : 5-19). Cela nous rappelle qu'il ne faut jamais sous-estimer la part de l'observation sociale et anthropologique dans l'art de faire des romans.

Dans *Souvenirs d'égotisme* on trouve une vingtaine de pages où Stendhal traite de Londres telle qu'il l'a vue lors de son deuxième voyage, en 1821. En relisant ce texte, on tombe sur l'esquisse d'un paysage qui, dans le simple appareil de sa beauté, vient remplacer tous les autres :

Londres me toucha beaucoup à cause des promenades le long de la Tamise vers *Little Chelsea* (little chelsy). Il y avait là de petites maisons garnies de rosiers qui furent pour moi la véritable élégie. Ce fut la première fois que ce genre fade me toucha. (Stendhal, 2001 t.36 : 79)

Parodiant Roland Barthes¹⁷, j'aurais pu m'écrier : « Peut-être cette vue de Chelsea est-elle toute la ville de Londres, sans symbolique aucune, naturellement *fade* et *élégiaque*, roses comprises ! » Paysage vu par Stendhal et revu par nous. A partir de ce constat on pourrait même, à travers la brume qui flotte toujours devant les habitations fluviales de cette île perdue dans la Mer du Nord, distinguer quelque jeune fille belle et pâle, un couple de dandys et un mari ivrogne, si ce n'est pas un de ces fameux suicidaires : figurants de premier plan qui donnent au paysage urbain à la fois sa profondeur et son naturel, tout comme dans la toile de Vermeer, *Vue de Delft*.

Bibliographie

Ansel, Y. (2001) "Sociocritique stendhalienne" in P. Berthier et P.-L. Rey, *Stendhal journaliste anglais*. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle : 5-19.

Ansel, Y. (2003) « Dandy » in Y. Ansel (éd) *Dictionnaire de Stendhal*. Paris : Champion : 199.

Auerbach, E. (1987[1946]) *Mimésis*. Traduction française de Cornélius Heim. Paris : Gallimard: « TEL ».

Barthes, R. (1972[1965]) « Chateaubriand : Vie de Rancé », in *Le degré zéro de l'écriture suivi des nouveaux essais critiques*. Paris, Seuil: « Points » : 116-117.

Dénier, R. (1980-1995) *Chroniques pour l'Angleterre*. Grenoble : Ellug.

Dénier, R. (1997) « Introduction » in R. Dénier (éd.) *Stendhal, Paris-Londres*. Paris: Stock: XXII-XXIV.

Dénier, R. (2003) « Angleterre/Anglais » in Y. Ansel (éd), *Dictionnaire de Stendhal*. Paris: Champion : 43-45.

Stendhal (1980) *De l'amour*. Paris: Gallimard : « Folio classique ».

Stendhal (1989) *Le rouge et le noir*. Paris: Bordas: « Classiques Garnier ».

Stendhal (1999) in V. Del Litto (éd.) *Correspondance générale*. Paris : Champion.

Stendhal (2001) *Œuvres complètes*. Genève-Paris : Slatkine Reprints.

Tibi, A. (2001) « La joie d'écrire : le correspondant idéal », in P. Berthier et P.-L. Rey (éds), *Stendhal journaliste anglais*. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.

Notes

¹ Je rappelle que le premier roman de Stendhal, *Armance*, fut publié en 1827, quand l'auteur avait 44 ans passés.

² Sur les repères et les circonstances historiques du journalisme anglais de Stendhal.

³ Signature que les Anglais ont traduite par « Grimm's Grandson ».

⁴ Je pense au lecteur réel, le destinataire effectif. Concernant le lecteur idéal, « le vrai destinataire de toutes ces envolées écrites », celui-ci n'est sans doute « ni anglais, ni allemand, pas plus italien que français » (Tibi, 2001 : 235).

⁵ Bien que compréhensible, l'anglais pratique de Stendhal va rester plutôt déviant et assez idiosyncratique, voir la citation *infra*.

⁶ Les rapports entre Stendhal et l'Angleterre sont résumés par Renée Dénier (2003 : 43-45).

⁷ Chez Colburn, 1818 (Stendhal, 2001 : 13: LII).

⁸ Hugo va se venger en disant que *Le rouge et le noir* lui tombe des mains, tellement cela est ennuyeux.

⁹ Lettre adressée à madame Jules Gauthier.

¹⁰ Écrit en 1820, refondu en 1822 (soit après le deuxième voyage de Stendhal en Angleterre) et publié en août de la même année.

¹¹ Cette pudeur serait sans doute une variante du *cant*, vice typiquement anglais d'affectation et hypocrisie molles, vilipendé par Stendhal à chaque occasion.

¹² Je n'aurai jamais fini de m'émerveiller de la pratique stendhalienne du mot juste et bref : ainsi, de telle vérité banale (si vous faites de votre femme une imbécile, elle va vite vous ennuyer) il crée la maxime élégante que l'on vient de lire.

¹³ Note de Stendhal: « Cet usage commence à tomber un peu dans la très bonne société qui se francise comme partout ; mais je parle de l'immense généralité. »

¹⁴ C'est-à-dire au XVIII^e siècle.

¹⁵ Ce que je conseille à tout le monde de faire.

¹⁶ « Dans la mesure où le réalisme sérieux des temps modernes ne peut représenter l'homme autrement qu'engagé dans une réalité globale politique, économique et sociale en constante évolution - comme c'est le cas aujourd'hui dans n'importe quel roman ou film -, Stendhal est son inventeur. » (Auerbach 1987[1946] : 459).

¹⁷ Voir sa lecture du chat jaune de l'abbé Séguin dans « Chateaubriand : Vie de Rancé » (Barthes, 1972[1965] : 116-117).